« naissance pour toutes les douceurs dont vous parez vos « lettres.

« Votre affectionnée,

« CATHERINE. »

Cette fois le malin et irascible vieillard se le tient pour dit. L'allusion à ses terres d'Allemagne, épaves de son ancienne opulence, lui prouve que la souveraine n'est pas dupe de ses affectations de misère retour de Sibérie, et le silence qu'elle garde au sujet des Boutourline et des Razoumovski lui indique un parti pris qui doit faire du règne de cette Allemande tout autre chose que ce que lui et ses congénères ont pu s'en promettre. Il se console en écrivant cette « Ébauche pour donner une idée de la forme du gouvernement en Russie », qui fut imprimée à Copenhague en 1774, — sept ans après sa mort, — et qui figura longtemps au rayon des œuvres classiques.

VII

Catherine eut pourtant des Allemands dans son entourage, qui prirent le pas sur ces Russes, auxquels Münich se révoltait de se voir *post-posé*. Elle eut aux Affaires étrangères Ostermann, le fils du chancelier de l'impératrice Anne, que Kaunitz appelait « l'automate », dont le comte de Ségur disait : « Ce « pauvre vice-chancelier qui ne sait rien d'aucune affaire », mais qui parlait avec aisance la langue officielle des chancelleries, portait avec dignité la perruque poudrée, l'habit à jabot et le reste de l'accoutrement en usage dans les cours, et ne faisait pas mauvaise figure dans un carrosse tout en glaces attelé de six chevaux blancs, — tout ce dont Bezborodko se montrait incapable. Elle eut Saldern, un Holsteinois, pourvu dans sa patrie d'un modeste emploi de caissier et l'ayant quitté en emportant la caisse, unissant, d'après Rulhière, la

brutalité d'un paysan au pédantisme d'un professeur de son pays, mais se rendant fort utile en Pologne pour la préparation du premier partage. Frédéric et Solms le traitent de simple filou, négociateur d'emprunts qui ne sont que des escroqueries et voleur de tabatières (1); ils ne dédaignent également pas d'utiliser ses services. Elle eut Keyserling et Stackelberg, envoyés, comme l'autre, à Varsovie. Elle eut surtout Sievers, le spécimen le plus parfait de l'espèce.

Un écrivain a consacré quatre épais volumes à la biographie de cet homme d'État : c'est un monument curieux de la sereine et pour ainsi dire extatique inconscience avec laquelle un Allemand est susceptible de parler des hommes et des choses de l'Allemagne. Cet homme, employé un jour par Catherine aux pires besognes, à celles dont elle ne voulut jamais connaître le détail et pour lesquelles elle n'eût peut-être pas trouvé un Russe de bonne volonté, cet exécuteur des hautes œuvres impériales sur les bords de la Vistule et du Niémen, son historien en fait un parangon de toutes les vertus privées et publiques, un héros, presque un saint.

Une curieuse figure à coup sûr, ce Germain à peine teinté de sang moscovite, fonctionnaire sans reproche et courtisan accompli : actif, instruit, sentimental et féroce; mêlant des inspirations humanitaires à des actes de sauvagerie et des habitudes d'honnête bourgeois à des appétits de brigand. Un Holsteinois encore. Un de ses oncles, venu en Russie pour y chercher fortune, eut celle de jouer un rôle dans le premier chapitre du roman qui fit de Sophie d'Anhalt-Zerbst une héritière de Pierre le Grand : il fut chargé, en 1742, d'apporter à Élisabeth le portrait de la future fiancée de Pierre III. Le neveu trouva à dix-sept ans un protecteur dans Pierre Tchernichof, qu'il accompagna à Londres et auprès duquel il fit son apprentissage diplomatique. Il servit ensuite dans l'armée et prit part aux victoires de Gross-Jaegerndorf et de Zorndorf. Mais la carrière ne lui convenait guère. Catherine découvrit

(1) *Recueil de la Société d'histoire russe*, t LXXII, p. 490-493

en lui des talents d'administrateur et, en 1764, le nomma gouverneur de Novgorod, une province mesurant 1,700 verstes en long, 800 verstes en large, — un désert : ni police, ni service de postes, ni routes ; un palais en ruine au chef-lieu et une prison avec mille deux cents détenus. Sievers y déploya une grande activité. Trois années après, Catherine lui recommandait, dans une de ses lettres, *de ne pas oublier de se marier* au milieu de ses courses incessantes. Il était sur le point, en effet, de conduire à l'autel une de ses compatriotes. Mais il allait et venait toujours. Il construisait des chaussées et portait à la souveraine le projet d'un monument que la noblesse du pays désirait élever à la gloire de la grande Catherine. A en croire son biographe, il se rendait aussi fréquemment à Saint-Pétersbourg pour entretenir l'Impératrice des projets de réforme qui occupaient passionnément à ce moment l'amie des philosophes. Il était l'inspirateur principal de la plupart de ses tentatives dans cette voie. Il collaborait à la fameuse « Instruction » pour la Commission législative et recevait, *à genoux,* avec une signature encore humide, l'oukase impérial, prescrivant aux gouverneurs de province de prendre en considération l'article 9 de cette Instruction — celui qui proclamait l'inutilité de la torture. Il prenait part aussi, vers la même époque, à l'établissement de la banque à assignats dont Catherine fit la clef de voûte de son système financier, et imaginait d'utiliser pour sa première émission un stock de vieilles nappes et de serviettes hors d'usage découvert dans les combles du palais. Enfin Catherine prenait conseil de lui et de lui seul, en 1775, pour cette organisation des gouvernements, qui, à entendre son biographe, fut l'œuvre capitale du règne. Une œuvre incomplète, à coup sûr, péchant par la base, laissant de côté la masse énorme des serfs non affranchis, élevant dans l'air et appuyant sur le vide une superstructure paradoxale des classes privilégiées ; mais Sievers fut gouverneur général des deux provinces de Novgorod et de Tver, réunies par la nouvelle organisation ; il eut une sorte de royauté.

Il ne devait pas en jouir longtemps. Il y avait à Saint-Pétersbourg trop de Russes regardant d'un œil inquiet et jaloux cette souveraineté allemande. Sievers possédait, il est vrai, dans la capitale, un défenseur zélé, vigilant et d'un merveilleux ressort : sa femme, une petite personne très intelligente, très remuante, très bien informée et très énergique. Quelques-unes de ses lettres nous ont été conservées ; telle d'entre elles, où se trouve le récit d'une soirée passée à la cour, vaut un tableau de maître : l'Impératrice est à jouer aux cartes avec Viaziemski et Galitzine, deux ennemis jurés de Sievers ; non sans malice, sans doute, elle choisit ce moment pour adresser des paroles aimables à la femme du gouverneur général ; tout en y répondant de son mieux, avec des révérences aussi basses que le permet l'état de sa taille — car elle est constamment enceinte — celle-ci voit briller les dents carnassières de Viaziemski et le regard aigu de Galitzine, qui tous deux ont l'air de vouloir la dévorer. — « Ah ! si je pouvais les avoir entre « mes doigts ! écrit-elle le lendemain à son mari. Tu ne t'ima- « gines pas ce que je serais capable de faire avec eux. » Sievers n'imaginait pas autre chose : deux années plus tard, quand, ayant restauré magnifiquement sa résidence de gouverneur général, il invitait cette épouse aimée et si utile à venir l'y rejoindre, il se heurtait à un refus absolu. Elle avait rencontré dans cette cour hostile un Russe dont le regard ne ressemblait en rien à celui de Galitzine, et bientôt, après un divorce facilement obtenu, elle échangeait son nom contre celui de princesse Poutiatine.

Les conséquences de cette défection ne tardèrent pas à se faire sentir pour Sievers. L'hostilité de Viaziemski et de Galitzine ne rencontrant plus d'obstacle et trouvant un appui nouveau dans la faveur grandissante de Patiomkine, comme aussi dans le désintéressement croissant de Catherine à l'égard des problèmes de politique intérieure, il dut, en 1781, résigner son poste. On lui laissa la direction des voies fluviales récemment aménagées dans sa province. Un an après, on la lui enlevait encore, pour la donner à Bruce, un Écossais, mari d'une confi-

dente de l'Impératrice. Retiré dans son domaiue de Bauenhof en Livonie, il y vécut dix ans, oublié. Pour le tirer de là et inscrire dans son histoire un dernier épisode, le plus brillant de tous, il fallut la mort de Patiomkine — et le second partage de la Pologne.

Après un dernier essai de relèvement et un dernier appel aux armes (mai-juillet 1792), la malheureuse république allait subir la loi du vainqueur. Un homme de poigne et de savoir-faire à la fois était nécessaire pour couper court à des résistances et à des révoltes suprêmes. Catherine songea à Sievers. Il avait connu à Londres le malheureux Poniatowski, simple cadet de famille alors. Il l'avait eu pour compagnon de plaisirs. Il le retrouva à Varsovie, roi à moitié détrôné, dont il était chargé de consommer la déchéance. Curieuse et émouvante dut être la rencontre des deux hommes sous les lambris dorés du vieux palais des Waza. Curieuses sont aussi et émouvantes à leur manière les lettres adressées à ce moment par Sievers à une de ses filles, madame de Güntzel. Sa vie est une torture! Quel supplice que le devoir de présider à l'étranglement d'une grande et noble nation, à l'abaissement d'un roi si digne d'un meilleur sort! Les honneurs dont il est l'objet, les hommages qui s'adressent en sa personne à l'ambassadeur de la Russie sont odieux à Sievers. Comme il retrouverait avec bonheur sa solitude de Bauenhof, ses allées ombragées et ses parterres de fleurs! Celles qu'on lui envoie ici et dont il s'occupe de cultiver quelques espèces dans les serres de son palais, lui donnent seules un peu de joie. Comme il s'empresserait de se démettre de cet odieux emploi, s'il n'avait conscience d'y servir *la cause de l'humanité et celle de la Pologne elle-même!* Il écrit cela en toutes lettres; il y croit peut-être. Et de la même main il signe arrêts sur arrêts, exécutant avec une rigueur implacable les ordres qui lui viennent de Saint-Pétersbourg, poussant à coups de baïonnette l'élection des députés appelés à voter dans la diète de Grodno le démembrement de leur patrie; torturant le malheureux roi « si digne d'un meilleur sort » pour lui arracher son consentement à ce

lamentable voyage de Grodno où doit s'achever sa destinée; n'épargnant ni aux uns ni à l'autre aucune angoisse, aucune violence, aucune humiliation, jusqu'au jour où il arrivera à les traîner là-bas, vaincus, sanglants et pantelants — comme à l'abattoir.

Et là-bas encore quelles grimaces nouvelles! Toujours les fleurs qu'il trouve moyen de réunir dans un jardin improvisé! Toujours son cœur saignant, comme à Varsovie, à la vue de souffrances qu'il essaye de soulager! Toujours sa conscience appliquée à tirer de tant de mal un peu de bien pour le pays qui lui a été confié! Et des attendrissements, des larmes de crocodile, pleurées en entendant chanter la Camelli, une aventurière ex-favorite du roi, qui lui donne un concert chez le nonce du Pape! Pendant ce temps, obéissant à ses instructions, les soldats d'Igelström braquent le canon sur la salle de la Diète et y tiennent les députés enfermés pendant tout un jour et toute une nuit: pas un ne sortira avant l'accomplissement du vote qu'on attend d'eux.

Est-il inconscient, comme paraît le croire son biographe? A-t-il en effet quitté les ombrages de Bauenhof sans se douter de la besogne dont on le chargeait? Mais non: voici une lettre à sa fille, où il se loue franchement, carrément, de l'œuvre accomplie. Et voici un don de trois mille paysans polonais, sa part de butin, qu'il n'a garde de refuser. Un meilleur argument, ou tout au moins un plaidoyer en sa faveur, lui vient d'ailleurs. Un moment arrive où l'on trouve à Saint-Pétersbourg qu'il n'en fait pas assez encore, qu'il n'a pas la main assez lourde. Il est rappelé brusquement, ignominieusement, mis en demeure de rendre jusqu'à des comptes pécuniaires, de justifier la dépense de sa maison, une dépense considérable: sa table, à Varsovie, coûtait 8,000 livres par mois! Mais il se défend; il prétend avoir fait tout ce qu'on pouvait attendre de lui, et en avoir fait assez: il accuse nettement le nouveau favori, Zoubof, d'avoir provoqué sa disgrâce — pour le prix d'un diamant dont les seigneurs polonais lui ont fait hommage, en y joignant une somme de 20,000 ducats. La lettre,

d'une audace et d'une violence inouïes, qu'il adresse à ce sujet à l'Impératrice, ouvre un jour nouveau sur son caractère. Sa campagne de Pologne semble avoir réveillé en lui un homme qui n'y paraissait pas auparavant, le reître allemand assoupi sous le *tchinovnik* bien dressé. Catherine fait semblant de ne pas comprendre. Elle se contente de renvoyer le fonctionnaire révolté à Bauenhof, où il s'éteint en 1808.

Sievers n'est ni un héros ni un saint ; ce n'est pas un homme sans valeur. On ne saurait en dire autant de bon nombre de ses collègues étrangers, stipendiés à grands frais, enlevés à prix d'or aux cours voisines qui se trouvent incapables de soutenir l'enchère : le comte de Rechtern, à la Hollande ; le baron d'Assebourg, au Danemark. A propos de l'un d'eux, consul général à Constantinople, où il s'occupe de contrecarrer l'action de son chef, l'ambassadeur Boulhakof, en faisant croire aux Turcs qu'il est destiné à le remplacer, le comte de Ségur écrit en 1786 : « Ce Ferieri est une de ces espèces d'hommes « qui font si communément et si rapidement de grandes for- « tunes en Russie : la bouffonnerie, les filles, la table et le « jeu, voilà quels sont les degrés de son élévation. »

Mais Catherine n'eut guère le moyen de se montrer difficile. Tels qu'ils sont et qu'elle arrive à les trouver, ces mercenaires la servent encore mieux que les indigènes dont elle pourrait faire état pour les remplacer, mieux que ce Ryleïef, par exemple, qu'elle s'obstine à garder à la direction de la police de Saint-Pétersbourg et sur lequel les Mémoires du temps rapportent de si plaisantes anecdotes. L'une d'elles, contée par Garnovski, met aussi en scène l'entourage, également indigène, du policier. Le banquier Sutherland, à qui on a volé une montre de prix et que ses amis plaisantent, lui disant que Jupiter lui-même la lui a enlevée pour s'en faire honneur à sa place dans l'Olympe, imagine de mystifier à son tour le chef de la police.

— Ne cherchez plus mon voleur, dit-il, en se présentant chez lui ; mes amis l'ont trouvé : c'est Jupiter.

— Qui ça, Jupiter ? Où habite-t-il ?

— Dans l'Olympe.

— Où ça, l'Olympe ? Je ne connais pas ce quartier. Si fait, pourtant... N'est-ce pas à la *Pietiersbourskaïa storona* (quartier du vieux Pétersbourg) ?

— Non, intervient un employé, j'ai idée de ce Jupiter ; c'est un joaillier qui habite rue *Miechtchanska*.

Et le dialogue continue de quiproquo en coq-à-l'âne.

Catherine est poussée, d'ailleurs, par une autre raison encore à accueillir, sans y regarder de trop près, cette race aventurière de chercheurs de fortune, Allemands ou Italiens : elle en est. Et son entourage russe lui-même s'en ressent. L'ancienne noblesse du pays, qui demeure à tout prendre une élite, y est assez pauvrement représentée. Les deux frères Vorontsof, dont l'un n'arrive qu'à se faire reléguer à Londres dans une sorte de demi-disgrâce, en font le plus bel ornement. Le comte de Ségur dit de l'autre, qui est ministre du commerce : « L'Impératrice ne l'aime pas, ses collègues le craignent ; « mais comme il a beaucoup de caractère, il l'emporte natu- « rellement toujours sur les autres qui en ont moins... Il a « peu d'esprit, assez de connaissances, point de grandes vues, « mais beaucoup d'orgueil et un entêtement inexpugnable. » Il ajoute : « Ce ministre refuserait, dit-on, toute offre directe « et tout présent dont l'importance pourrait donner quelque « ombrage ; mais une des raisons qui l'attachent aux intérêts « de l'Angleterre est, selon les mêmes avis, qu'il doit beau- « coup aux négociants anglais ; il les charge d'une grande « quantité de commissions et ne les paye pas. Cette manière « de se faire donner des présents lui paraît, dit-on, moins « dangereuse et tout aussi lucrative (1). »

Entre des gentilshommes russes de cet acabit et des parvenus indigènes de l'espèce de Tieplof, Catherine dut naturellement être amenée parfois à donner la préférence aux Sievers.

(1) Au comte de Vergennes, 8 avril 1786. (Archives des affaires étrangères.)